

Zone franche

Identité, fragments, franchises de Jean-Luc Nancy Galilée, « La philosophie en effet », 70 p.

Ginette Michaud

Number 235, Winter 2011

Enjeux de la laïcité II : la laïcité au regard du littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62014ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michaud, G. (2011). Review of [*Zone franche / Identité, fragments, franchises* de Jean-Luc Nancy Galilée, « La philosophie en effet », 70 p.] *Spirale*, (235), 36–37.

thödol, du Tao-tö king et des Upanishad, mais aussi des *Cent vingt journées de Sodome*, de *L'expérience intérieure* et des *Cahiers de Rodez... l'agora* et la *bibliothèque*, double invention grecque contemporaine de la *démokratia*, étant la métaphore l'une de l'autre, la bibliothèque de voix et de regards qu'incarne l'une renvoyant à la place publique des livres et des manuscrits que l'autre représente, toutes deux garantes d'une intime cohabitation du semblable et de l'opposé, de l'avert et du revers, du divers recomposé.

Le conflit des images et des symboles n'est pas prêt de s'arrêter, qui n'a rien à voir avec une guerre des civilisations mais avec la nature même de l'animal symbolique que nous sommes, qui ne fait pas qu'afficher ses besoins, sa soif et sa faim, en tirant la langue ou en montrant les

dents, mais manifeste ses désirs et ses croyances les plus enfouis, sous forme d'icônes ou d'idoles de toutes sortes, de signes ostentatoires qu'il fabrique à la force de ses mains, de son imagination, de sa mémoire, de ses fantasmes, et rien ne l'empêchera de les exhiber, de les exposer aux autres, comme un prolongement non tant de son identité individuelle ou communautaire, mais de l'Énigme de son existence ou de sa finitude, à laquelle les symboles, religieux ou non, apportent des réponses ou des échos multiples, toujours partiels et partiels, dont la somme constitue notre seul espace public, celui des mots et des images, des voix et des visions les plus diverses qui s'entrecroisent librement, y compris dans leurs tensions les plus vives, seuls signes qu'une authentique « démocratie » ou une véritable « puissance du pluriel » traverse notre Cité. ⊥

Zone franche



PAR GINETTE MICHAUD

IDENTITÉ. FRAGMENTS, FRANCHISES de Jean-Luc Nancy
Galilée, « La philosophie en effet », 70 p.

Les deux exergues de cet essai bref — une douzaine de fragments en guise de « *préalables* » au très douteux « débat » sur l'identité nationale lancé par le président de la République française — donnent le ton. Le premier, de Lévi-Strauss, marque le temps à la fois long et très court de cette question : « À supposer que l'identité ait elle aussi ses relations d'incertitude, la foi que nous mettons encore en elle pourrait n'être que le reflet d'un état de civilisation dont la durée aura été limitée à quelques siècles » (ce passage est tiré du séminaire *L'Identité*, donné en 1974-1975 : comme s'il fallait incessamment rouvrir aujourd'hui ce qui s'est ouvert dans la pensée il y a trente-cinq ans...). Le second, tiré du *Bruit et de la Fureur*, va plus droit encore au cœur de la question, de ce qui fait d'elle une question sans réponse, là où l'identité de tout « je » se disant se tient toujours au bord du tremblement et du balbutiement, d'un sens qui se fait tout autant qu'il se perd : « *J'étais n'étais pas qui n'était pas n'était pas qui.* » Vous avez dit « identité » ? Mais celle de qui, ou attachée à quoi ? Couleur de la peau, sexe, âge, langue, classe, religion ? *Qui* vient là se croiser de manière unique, se configurer en ce corps-ci et pas un autre ? Et *qui* me demande de m'identifier à ces formes pauvres de codage, nom, papier, état civil, empreinte digitale ou de l'iris, ADN ? *Who are you ?*, demande la Chenille de Carroll, plus sensible peut-être aux métamorphoses et mues de l'être. Est-ce « moi », ça ?

En citant Faulkner et Lévi-Strauss (et je souligne dans cette citation le mot « foi », qui est tout autre chose qu'adhésion à une croyance, encore moins à une assurance de quelque sorte en matière aussi mouvante que celle de l'identité, faussement stable sous ce nom trop statique), Jean-Luc Nancy épingle non seulement l'arrogance de celui qui prétend ainsi s'approprié un tel « débat » en gérant (c'est le seul lexique, celui de l'économie, auquel il peut, lui, s'identifier) un concept aussi complexe qu'infini, il dénonce ce geste d'inculture en lui opposant le foisonnement des travaux qui ont marqué, depuis (pour faire vite) les années soixante-dix, tous les champs des dites sciences humaines, de l'anthropologie, à la psychanalyse, la philosophie, la sociologie, en passant par les *gender* et *cultural studies*, pour ne rien dire de l'art et de la littérature, autour de ces trois mots : « *identité, national, identité nationale* ». « *Je ne suis pas en train de déclarer l'humeur d'une corporation intellectuelle*, précise-t-il. *Je suis en train de dire que ce dont environ deux générations de savants, de penseurs, d'artistes avaient fait un terrain de travail privilégié — la relativité des "identités", le tressage intime de cette notion avec une différence interne, l'impossibilité d'assigner des repères d'identité infrangibles aussi bien à un "territoire" qu'à une "culture", à une "personne" qu'à une "langue" et, pour finir, à quelque chose comme un "sens" tout autant qu'à la position d'une particule — tout cela ne procédait pas de fantaisies et de spéculations.* »

Car au-delà de la « *stupéfaction* » (colère aussi) suscitées par le fait que des termes aussi difficiles à éclairer deviennent « objets » (cette objectivation opère elle-même un détournement de sens majeur) d'un débat institué par l'État (cet État n'étant lui-même que l'instrument de la nation) et administré par un ministère de l'Identité nationale (autre aberration accablante), ces fragments ne manifestent pas qu'une humeur, une réaction épidermique ou viscérale — ou alors, justement, à considérer vraiment le corps dont elle émane comme non identifiable, c'est-à-dire non réductible ou assignable à un organe, une fin ou une fonction. Nietzscheens d'esprit et intempestifs, ces fragments sont plutôt l'occasion d'une mise au point, aussi nécessaire que bien sentie, pour contrer toute mainmise qui tenterait de confisquer ladite « identité » en ses représentations, emblèmes, insignes et autres colifichets fétiches. Car « identité », dès le titre, ne se laisse pas déterminer, même pas par un déterminant : elle n'est ni une ni multiple, mais le trait de ce partage, lui-même jamais donné, entre un et différent, un différent de lui-même (je paraphrase ici cet énoncé d'Héraclite que Nancy ne cesse depuis toujours de retraduire), « *trait venu d'ailleurs, de tant d'ailleurs et de tant de tout aussi distinctes identités* » que « je » peux toujours essayer de m'y reconnaître et de m'y identifier, mais sans jamais pouvoir m'y circonscrire ni m'y conforter : ce qui ne veut pas dire que le sujet « *est labile, inconsistant, essentiellement mutant : mais [que] la vraie consistance d'un sujet est le dépassement à chaque instant de son identification repérable. Son identité lui est toujours interior intimo suo...* ».

« Identité » n'est donc ni entité, ni substance, ni signalétique : on ne la possède pas, pas plus qu'on ne la revêt comme un habit, écrit Nancy. Dans la mutation qui fait bouger toutes les plaques tectoniques, celle des sols comme celle de tous les repères identitaires, à micro- ou macro-échelles, dans le mouvement de « *désidentification générale* » qui est celui de la France (mais de la France comme de l'Europe, comme de partout, même si cela se produit selon des modalités distinctes et différentes, plus ou moins ouvertes ou fermées) et « *dont on ne sait s'il est en train d'arracher toutes les digues qui contenaient encore la crue ou bien s'il retournera ou détournera l'inondation* », il ne saurait en tout cas être question de retourner à ces constructions caduques (la « francité » des mythologies barthésiennes, ou l'exemple de « nos ancêtres les Gaulois » venu travestir, à l'époque des nationalismes, Nancy insiste sur cet épisode, l'origine commune des Francs germains, provenance jugée trop barbare) et encore moins de les considérer comme des « vérités » — sauf, précisément, comme le dit Nancy, à arracher la vérité à ce paradigme de la certitude qui la grève toujours.

AFFRANCHISSEMENTS D'UNE FRANCE À VENIR

À l'heure où, en matière d'« accommodements raisonnables » (un syntagme si saturé qu'il est lui-même devenu difficile à identifier), la comparaison avec la France reste encore pour nous, au Québec, une composante identitaire

obligée, il n'est donc pas inutile de lire cet essai qui interroge les présupposés mêmes qui permettent de poser cette question de l'« identité française ». Car le geste philosophique et politique de Nancy vise rien de moins que l'affranchissement du concept, son indépendance (cela nous devrait encore nous parler...) levée de toutes ses dépendances (« *provenance, référence, allégeance* ») ou addictions. On ne le dira jamais assez, ni assez haut et fort : l'identité n'est pas « *en quelque façon donnée, reçue, désignable et analysable* ». De fait, si ce « débat » — affaire si française, mais aussi, comme souvent avec la France ou les États-Unis, si exemplairement symptomale — est mal engagé, c'est non seulement parce que la question, inepte par suffisance, ferait sourire, c'est parce qu'elle est fondamentalement mal posée et interroge mal le fond des choses : elle prend le « quoi » (série de caractéristiques extérieures, objectives, qui chosifient l'autre, et cet autre, c'est moi aussi) pour le « qui », qui lui restera toujours irréductible. Identité est l'autre nom de différence, l'une ne peut être pensée sans l'autre. La question doit donc être retournée : au lieu de formuler en quoi l'identité française « *consiste, de quoi elle est faite, à quoi elle peut prétendre — et par conséquent aussi ce qu'elle est en droit d'exiger pour qu'on vienne s'y intégrer, s'y assimiler ou s'y assujettir* », on devrait plutôt se demander « *s'il y a lieu, et jusqu'où, et comment, de parler d'une identité française* » (remplacer « française » ici par toute autre), avec quels signes — nation et culture, religion, art, langue — elle entre en contact pour se transformer. Autrement dit, l'identité — qu'elle soit personnelle ou nationale, individuelle ou collective : « *cela non plus n'est pas donné en soi distinct* » — est affaire d'échanges, de nuances, de modalisations : de création — ou de destruction. Et non pas de schèmes, de normes, de propriétés ou, pire, d'« essences » : « *Et cette forme [d'un "je"] n'est déposée nulle part, elle n'est pas donnée, elle ne lui est pas donnée : c'est lui qui se donne à elle ou c'est lui qui se la donne, cela revient au même, et il le fait en s'identifiant.* »

« [...] *identité n'est pas figure*, écrit Nancy. *Identité est chose plus subtile, plus délicate, plus fuyante. Sa force est de déplacer, de changer les figures.* » Rappelant que l'usage du mot fut longtemps restreint « *aux champs logique, philosophique et juridique* » pour se fixer au XIX^e siècle dans des acceptions plus strictement administratives et policières (« *fiche, pièce, carte d'identité* »), il remarque que ce « *mot froid* », « *coincé dans son égalité à soi* », pas assez ouvert à son « *altérité interne* », est devenu un lieu de réflexion à proportion de sa remise en question par une pensée de la différence pour laquelle, justement, « *x différait de x* ». C'est à partir de cette « zone franche » — espace où le « franc-penseur » reste « *imprenable à jamais* » —, « *zone franche sur laquelle ne s'exerce aucune autorité, pas même celle de ma volonté ni de mon désir [...], mais dont je sais qu'elle est, en arrière de moi, cela à partir d'où je peux au moins tenter de m'identifier, ou permettre à d'autres de s'y essayer* », qu'il faut tout ouvrir, du dedans comme du dehors. « *De la distance où je me suis affranchi : je dis franchement que je m'y tiens. Ainsi peut s'ouvrir un rapport* » : tel est le « modèle » français qui nous appelle à penser. Et là, point de repère, mais tout à recommencer, à inventer. ⊥